

115
A. ODOBESCO

PROFESSEUR D'ARCHÉOLOGIE À L'UNIVERSITÉ DE BUCAREST

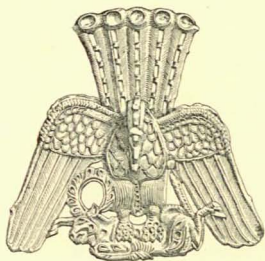
LE

TRÉSOR DE PÉTROSSA

HISTORIQUE — DESCRIPTION

ÉTUDE SUR L'ORFÈVRERIE ANTIQUE

TOME TROISIÈME



PARIS

J. ROTHSCHILD, ÉDITEUR

13, RUE DES SAINTS-PÈRES, 13

1900

TROISIÈME PARTIE

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

SUR

LE TRÉSOR DE PÉTROSSA

LE
TRÉSOR DE PÉTROSSA

TROISIÈME PARTIE

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LE TRÉSOR DE PÉTROSSA

I

L'ART CHEZ LES GOTHES DE LA DACIE



RIEN de précis ne saurait nous arrêter davantage aux pièces perdues, qui faisaient autrefois partie du Trésor de Pétroussa et que nous avons énumérées dans la première partie de ce volume (pages 20 à 22 et 75 à 76); nous nous bornerons donc à constater, avec M. de Linas, que « tous les objets qui composent encore ce trésor sont en métal très pur. L'or rouge oriental forme la matière des deux *Corbeilles* et de la *Patère* illustrée de figures; le reste est en or jaune byzantin ».

L'or provenait-il, du moins en partie, des mines de la Transylvanie, déjà exploitées par les Romains? ou bien était-ce le produit du butin et des riches offrandes que les empereurs de Byzance envoyaient souvent aux Goths de la Dacie? Cette question mériterait d'être étudiée, aussi bien que la provenance des gemmes, dont la plupart étaient apportées d'Orient, mais dont quelques-unes, grenats, hyacinthes, améthystes, perles, opales (?) etc. pouvaient bien être aussi recueillies en Europe, dans la Hongrie, la Thrace et ailleurs.

Si, dans les descriptions que l'on vient de lire, nous avons plus spécialement insisté sur quelques-uns des objets, parmi ceux qu'on observe encore au Musée de Bucarest, c'est qu'il nous semble retrouver plus particulièrement en eux des indices qui pourront nous éclairer sur le caractère artistique et sur l'importance archéologique et historique de la trouvaille. En effet, de l'examen attentif du Trésor de Pétrossa, nous croyons pouvoir tirer les trois conclusions suivantes, relativement à l'âge, à la provenance et à la destination des pièces qui le composent. Ces conclusions, bien qu'elles soient basées sur des hypothèses, n'en offrent pas moins toutes les apparences de la certitude. Voici ces trois points :

1° Les pièces qui constituent le trésor trouvé à Pétrossa proviennent d'un peuple germanique, professant le paganisme, et très probablement des Goths qui habitèrent la Dacie du III^e au V^e siècle de l'ère chrétienne.

2° Elles semblent ne pas dater toutes de la même époque, mais, en tout cas, elles dénotent l'existence d'un art indigène, particulier aux Goths de la Dacie.

3° La totalité des pièces découvertes à Pétrossa appartenait au trésor d'un ancien temple païen, trésor composé exclusivement de vases sacrés et d'ornements sacerdotaux.

La première de ces assertions est, nous semble-t-il, suffisamment démontrée par trois indices d'une grande valeur; d'abord, par l'existence, sur l'*Armilla*, d'une inscription en caractères runiques, et l'on a déjà plus d'une raison pour croire que les runes archaïques que l'on y distingue ont été employées primitivement par les Goths de la Scythie méridionale et de la Dacie. De plus, le sens des paroles inscrites sur cet anneau nous reporte indubitablement vers le culte des anciens Germains, et sa destination même ne semble pas être étrangère aux usages traditionnels de leur religion; en effet, on y trouve sans nul doute le nom ethnique de *Gut*, $\chi\lambda\acute{\iota}$, que les Goths se donnaient à eux-mêmes, et, selon quelque probabilité, celui d'*Ocvi*, $\xi\leftarrow\pi\acute{\iota}$, qu'ils appliquaient à leur nouvelle patrie, la Scythie.

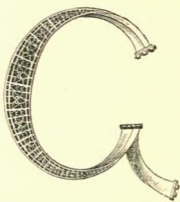
Walhalla ou Olympe? Telle est la deuxième question qui se pose devant nous en présence du Trésor de Pétrossa. Comme preuves suffisantes en faveur de l'attribution du contenu de cette trouvaille au culte de la religion gothique, viennent s'offrir les représentations figurées sur la Patère; nous y avons constaté plus d'un indice révélant l'intention d'y reproduire la série des habitants de la Walhalla, avec certains de leurs attributs déjà connus; ainsi, par exemple, le *malleus* ou marteau de Thor, la tunique velue d'Aegir, et principalement les corbeaux dénonciateurs qui, perchés sur les épaules de leurs maîtres, sont

spécialement rattachés au type du dieu Odin et de ses divins compagnons. Citons encore, à ce sujet, M. de Linas qui, dans le volume où, en 1867, il a résumé les appréciations antérieures sur le Trésor de Pétrossa, expose cette hypothèse ainsi qu'il suit :

« Les liens de parenté qui unissaient entre eux les Scythes ou Gètes, les Goths dont je ne suivrai pas les pérégrinations, les Germains, les Scandinaves et les autres peuples venus de l'Asie en Europe par la route du nord-est, ont été suffisamment démontrés. De l'identité de race résultait pour ces diverses tribus la communauté de religion; aussi est-ce au culte et à la mythologie Scandinaves qu'il faut demander l'explication du Trésor de Pétrossa. Mais le contact des Barbares avec la civilisation européenne dénatura tant soit peu leurs traditions religieuses : quelques-uns de leurs anciens dieux s'identifièrent avec les divinités grecques et plusieurs habitants de l'Olympe envahirent la Walhalla. Or, les Gètes ou Daces orientaux entretenirent, de temps immémorial, des relations avec les comptoirs grecs échelonnés sur la côte nord du Pont-Euxin; plus tard, au III^e siècle, les Goths à leur tour occupèrent la Dacie, où ils finirent par réduire les anciens colons, parmi lesquels se trouvaient sans doute des Grecs et des Asiatiques. Des monuments, où le culte d'Odin apparaît sous les formes grecques de la basse époque, ne peuvent donc être attribués qu'aux Goths, surtout avec la condition de découverte sur un territoire habité par ce peuple, aux temps mêmes où les objets furent fabriqués. »

Enfin, dans la collection des pièces portant des cristaux, des grenats et des pierreries posés dans des cloisonnages métalliques, il est impossible de ne pas reconnaître des analogies frappantes, autant par les procédés de travail que par le style des ornements, avec la plupart des bijoux que nous ont laissés les peuples de race germanique qui occupèrent les différents pays de l'Europe dans les huit premiers siècles de notre ère. Il serait trop long de signaler en détail tous les points de contact, que présentent les objets de Pétrossa avec les bijoux mérovingiens qui nous restent du tombeau de Childéric découvert à Tournay, avec les vases trouvés à Gourdon, avec les précieuses reliques lombardes conservées à Monza, avec le trésor visigoth découvert à Guarrazar, près de Tolède, avec les nombreux bijoux que l'on a déterrés en Transylvanie, à Simlau, et en Hongrie, à Kolocza, dans la steppe de Bakod, avec les belles épées et les bijoux en or trouvés à Pouan, en Champagne, et conservés au Musée de Troyes, et enfin avec certaines fibules, anneaux et autres menues pièces à cloisonnage métallique et grenats ou pierres fines, que nous ont fournis les tombes de Charnay, en Bour-

gogne, et celles de la Normandie, ainsi que les fouilles nombreuses exécutées dans les tumulus des anciens habitants de l'Allemagne, de l'Angleterre et des pays scandinaves. Partout le même travail; presque partout les mêmes dessins pour l'ornementation, les mêmes modèles pour la taille des grenats ou de la verroterie rouge, qui, sur une trame d'or, forme comme le tissu compact des surfaces cloisonnées¹.



RÂCE aux rapprochements que nous avons faits, nous pouvons maintenant rechercher les preuves de la seconde de nos assertions, relative à l'existence d'un art indigène, pratiqué par les Goths de la Dacie. Mais constatons d'abord qu'en examinant l'ensemble des pièces qui composent aujourd'hui le trésor de Pétrossa, une des premières idées qui se présentent, avec tous les dehors de l'évidence, c'est que des objets, si divers par leurs formes et par leur fabrication, ne peuvent pas appartenir

à une seule et même époque et, par conséquent, ne proviennent pas d'un même atelier ou plutôt d'une même génération d'artisans. Comme nous l'avons dit, les *Armilla* d'or dénotent une époque bien primitive de l'orfèvrerie et de l'épigraphie des Goths, le grand *Disque*, l'*Oënochoé* et surtout la *Patère* ont, au contraire, des formes relativement bien correctes, des représentations figurées et des ornements empruntés, sans nul doute, à la plastique grecque ou byzantine, et leur fabrication dénote une certaine habileté, qui est encore plus marquante dans les objets ornés de cloisonnages et de cristaux sertis et posés sur paillons. En effet, les deux *Corbeilles* à parois transparentes, le *Hausse-col* et les *Fibules* en forme d'oiseau, tout en offrant de frappants rapports avec les principaux bijoux germaniques et mérovingiens, n'en révèlent pas moins des ornements de caractère et de forme grecque ou asiatique, ainsi que des procédés industriels que nous retrouvons chez les peuples cultivés de l'Empire romain et de l'Orient.

Quelles que soient cependant ces analogies, il est bien difficile de croire que les divers objets réunis dans le trésor de Pétrossa n'aient été que des pièces fournies par les hasards du pillage, et qu'elles proviendraient par conséquent de sources étrangères au peuple germanique. Si l'on admettait une pareille hypothèse, il faudrait croire que c'est chez les habitants de race diverse qui peuplaient

¹ Voir la note relative à l'*Orfèvrerie cloisonnée*, dans ce même volume aux pages 50 à 59, où elle est accompagnée des figures 11 à 23.

l'empire byzantin que les Goths auraient fait un pareil butin, et comment expliquerait-on alors, chez des peuples dont les arts affectaient des caractères précis qui nous sont parfaitement connus aujourd'hui, la présence de certaines formes, de certaines représentations figurées qui sont toutes spéciales aux nations germaniques et que revêtent exclusivement les objets qui leur ont indubitablement appartenu ? Il nous semble beaucoup plus rationnel de se rattacher à l'opinion contraire, qui avait été adoptée par M. de Linas en 1867 :

« Bien antérieurement au IV^e siècle, dit-il, il existait en Scandinavie des ouvriers habiles dans le travail des métaux, et l'on admettrait difficilement que les Goths eussent dégénéré au point de rompre avec toutes les traditions artistiques de leurs ancêtres. Loin de là, un contact séculaire avec la Grèce et Rome aurait dû affermir plutôt qu'éteindre le sentiment de l'art chez les barbares venus du Nord. »

Zélés comme ils l'étaient pour s'appropriier tout ce qu'ils convoitaient à leurs voisins immédiats, les Grecs, les Romains et les Iraniens, personne, en effet, ne se trouvait mieux que les Goths de la Scythie et de la Dacie, en position de développer leurs industries et leurs arts traditionnels, par des rapports fréquents avec les centres de la civilisation, avec Byzance et avec l'empire persan. Il est donc fort probable que, sous ce rapport, ils ont largement profité de leur long séjour au milieu des populations civilisées de la Russie méridionale, où ils étaient en contact, d'une part, avec les colonies industrielles des Grecs, et, d'autre part, avec les peuplades iraniennes non moins riches et luxueuses qui fréquentaient les rives orientales du Pont-Euxin et de la mer Caspienne.

Lorsque les Goths franchirent les limites de la Dacie et se répandirent aux pieds des Carpathes, cette tendance à profiter des arts étrangers et à les adapter à leurs goûts et à leurs traditions ne s'arrêta guère; aussi rien ne nous empêche de croire qu'ils firent alors, dans le domaine des arts et des métiers, comme dans celui des idées religieuses, de nombreux emprunts à leurs voisins d'au delà du Danube. De même qu'Ulphilas allait apprendre dans l'Empire les préceptes du christianisme, leurs ouvriers allaient souvent aussi se perfectionner dans les ateliers de Constantinople. Enfin, les Goths firent même venir, très probablement de cette capitale, des maîtres habiles pour confectionner, selon leurs usages traditionnels, des vases et des bijoux, où leurs goûts et leurs procédés artistiques se trouvaient étrangement confondus avec les modèles, les ornements et les pratiques des Byzantins et des Orientaux.

De là donc, cette association hybride de formes et de représentations, tantôt

germaniques, tantôt grecques, tantôt asiatiques, dans les pièces qui composent le trésor du Musée de Bucarest; de là, ces rapports surprenants que nous constatons entre les corbeilles transparentes de Pétroussa et la coupe sassanide de Chosroès; de là, ce demi-travestissement des dieux scandinaves en habitants de l'Olympe sur la Patère ciselée; de là, ces dessins étranges d'oiseaux et de feuilles héraldiques sur l'Oénochoé à panse grecque; de là, ces léopards orientaux formant les anses des coupes à rebords cloisonnés; de là enfin, ces dessins classiques donnés aux grenats sertis dans des cloisonnements mérovingiens, ces cordons perlés à la byzantine sur plusieurs bijoux, ces oves et ces méandres sur le grand Disque; enfin, tout cet assemblage hétérogène qui transporte l'imagination du soleil brûlant de la Perse et des rives du Bosphore aux brumes boréales de la Scandinavie.

Il nous paraît important d'ajouter que cet art indigène et activement pratiqué par les Goths de la Dacie ne s'éteignit pas après leur disparition de ce pays et, lorsque leur dispersion dans l'Europe occidentale porta leurs hordes, sous diverses dénominations, en Italie, en France et en Espagne, ils n'y négligèrent pas leur industrie, développée sous les influences orientales; aussi les rois des Ostrogoths, des Lombards, des Burgondes, des Francs et des Visigoths firent-ils fabriquer, dans ces divers pays, de nombreuses pièces d'orfèvrerie; quelques-unes seulement d'entre elles subsistent encore, pour nous prouver la filiation de l'art antique des Germains, de cet art qui, des pays scandinaves, est allé se perfectionner dans la Scythie méridionale et la Dacie, au contact des civilisations byzantine et iranienne, pour se répandre ensuite, avec le flot envahisseur des Barbares, dans toute l'Europe occidentale¹.

¹ Dans notre mémoire en langue roumaine sur *La Grande couronne du trésor de Novo-Tcherkask et sur différents bijoux scythiques du Musée de l'Ermitage, 1879*, nous sommes revenu avec plus de développements encore sur la théorie qui attribue une origine scythique à l'art et aux procédés de l'orfèvrerie cloisonnée. Nous résumons ici dans la traduction française de M. de Linas (*Revue archéologique* de 1880), les conclusions de ce travail; elles peuvent servir comme une nouvelle confirmation ajoutée au tableau historique où, dans les pages 49 à 59 du présent volume, les traits généraux de cet art hybride et à demi barbare ont été rapidement esquissés :

« La population de l'antique Scythie était sans doute composée d'éléments divers; c'étaient des peuplades touraniennes et ouralo-altaïques, vers le Nord, tandis que des Ariens, apparentés aux Persans, aux Phrygiens et aux Thraces, occupaient le pourtour du Pont-Euxin. Ce fait explique la singulière hétérogénéité des détails, qui règne dans le trésor de Novo-Tcherkask... Celui-ci renferme les prémices de l'art industriel qui produisit les merveilleux bijoux de Pétroussa, les ornements de Childéric, les couronnes de Guarrazar, enfin cette innombrable multitude de pièces cloisonnées ou gemmées, dont regorgent les collections de l'Europe, et dont le chiffre est journellement accru par de nouvelles découvertes.

« Les Scythes ont exercé avec quelque succès l'art de l'orfèvrerie, auquel ils attachaient un très grand prix; à la pratique de cet art, ils appliquaient, selon les localités, les idées esthétiques et les procédés industriels de la Grèce et de la Perse, pays avec lesquels ils se trouvaient en contact aux deux extrémités de la vaste région qu'ils occupaient. Selon toute probabilité, l'orfèvrerie cloisonnée naquit en Scythie, ou du moins elle y prit une consistance effective et un développement considérable. Les peuples gothiques des premiers siècles chrétiens s'approprièrent



AUTE d'indications précises, il nous reste à chercher quelle pouvait être la destination des pièces trouvées à Pétrossa. L'absence totale d'armes parmi les articles de cette trouvaille et les grandes dimensions des objets destinés à être portés sur le corps, — et qui, tous, par conséquent, ne peuvent convenir qu'au sexe masculin; — le caractère particulièrement sacramental de l'Anneau à inscriptions et de la Patère ciselée; l'existence primitive de la plupart des vases (Oénochoé, Patère, Corbeilles) en double, comme dans tous les temples paléens de l'antiquité, sont de puissantes raisons pour nous faire croire que nous avons là le trésor d'un autel des anciens Goths. La richesse même de ces pièces confirme la haute estime que le culte des Germains portait à l'or. Ce luxe dans les objets destinés à la religion donnerait aussi une idée de la splendeur qui entourait les temples scandinaves, splendeur dont parle Adam de Brème dans la description d'un temple consacré à Thor, à Odin et à Freyr, que ce chroniqueur vit encore existant à Upsala, au XI^e siècle de notre ère.

Il est donc presque certain qu'un si riche trésor, amassé probablement dans un long espace de temps, ne peut avoir appartenu qu'à un temple ou à une famille de chefs gothiques. Du reste, n'est-il pas bien connu que tous les chefs scandinaves et germains portaient le titre de *protecteurs de l'autel* et exerçaient une sorte de pontificat? Ce sont eux qui, présidant aux fonctions sacrées, immolaient de leurs mains les victimes sur l'autel, et on ne peut douter qu'en pareil cas ils devaient se revêtir et s'entourer de leurs plus riches ornements. Ces ornements de fête, qu'une génération de chefs léguait à la suivante, avec les prérogatives et les devoirs sacerdotaux, devaient certainement être adaptés aux usages traditionnels et aux règles sacramentales du culte odinique. Là, nous trouvons encore une preuve pour démontrer que les objets que nous possédons n'ont pas pu être pris au hasard dans le butin de la conquête. Si, comme il est

bien vite un genre décoratif qui leur plaisait, et ils le colportèrent aux quatre coins de l'Europe, de Novo-Tcherkask en Russie, à Pétrossa en Roumanie, de là à Kolocza en Hongrie, à Saint-Maurice en Suisse, à Monza en Lombardie à Ravenne dans les Romagnes, à Charnay en Bourgogne, à Pouan en Champagne, à Tournay en Belgique, à Envermeu en Normandie, à Kent en Angleterre, à Gourdon en Aquitaine, à Guarrazar et à Oviédo en Espagne et en d'innombrables localités de l'Allemagne et des pays scandinaves.

« De cette façon l'artifèverie cloisonnée, l'art préféré des Germains, qui, dès l'aube de l'ère moderne, a été la première et la plus puissante manifestation esthétique des peuples venus du Nord de l'Europe, a dû tirer son origine, non pas de la décadence du goût et de la décrépitude de l'art classique chez les Grecs et les Romains; non pas davantage d'explicables emprunts faits directement aux civilisations orientales des Perses, des Indous et de l'Égypte, mais surtout de l'adoption et de la transformation par les Goths d'un genre décoratif tout spécial, pratiqué et développé pendant de longs siècles dans l'Antiquité, parmi les Barbares qui peuplaient alors le territoire si vaste, si riche et si varié de la mystérieuse Scythie. »

permis de le croire, les pièces du trésor de Pétrossa avaient la destination que nous leur reconnaissons, il faut bien admettre aussi qu'elles ont été fabriquées par les Goths eux-mêmes de la Dacie, pour les usages spéciaux de leur culte.

Il est de plus à remarquer que leur valeur métallique était dans les temps reculés auxquels elles appartiennent, bien au-dessus de ce qu'elle représente aujourd'hui, et ceci nous confirme aussi dans l'idée qu'un pareil trésor n'a pu être amassé qu'en un long cours de temps, et qu'il n'a pu appartenir qu'à une famille riche et puissante, à une famille de ces chefs gothiques, civils et religieux, auxquels les auteurs latins de l'époque donnent le titre de *judices*.

M. de Linas, qui a eu le mérite de résumer avec beaucoup de clarté toutes les observations que j'avais faites sur la trouvaille de Pétrossa, exprime également l'opinion que ce trésor « comprend *probablement* l'ensemble des *regalia* et des *pontificalia* d'un souverain, car chez les Goths et chez les Scandinaves les trois pouvoirs, religieux, guerrier et judiciaire, se concentraient dans une seule personne. L'Anneau à inscriptions est l'*anneau de serment*, que l'on trempait dans le sang des victimes et sur lequel les plaideurs juraient le « *baugeidr* », ou serment sur l'anneau, en invoquant le nom d'Odin et de Thor. Le grand Plat servait aux offrandes pendant les sacrifices, l'Aiguière aux libations, La Patère est cette coupe de mémoire *Minne*, qu'aux trois fêtes annuelles on vidait en l'honneur des dieux, des héros et des ancêtres. Les Tasses en cristal de roche circulaient pendant les festins solennels ; quant aux Fibules et au Gorgerin, ces objets appartenaient aux insignes royaux ». L'aigle ou épervier, tout étincelant de pierres précieuses, a pu être posé sur la poitrine, en guise de *pectorale*, tandis que les deux autres Fibules en forme d'oiseaux, rattachées entre elles par une longue chaîne, sont construites de façon à s'appliquer parfaitement sur les deux épaules, en laissant flotter leurs pendeloques sur les bras ; ce serait peut-être là un souvenir des oiseaux sacrés qui parlaient à l'oreille des dieux !

L'imagination peut se représenter, sous ces riches ornements de paix, les chefs de la religion des Goths présidant aux cérémonies de leur culte, dans leurs temples ornés de vases sacrés en or massif et en gemmes chatoyantes. On peut presque compléter ainsi, par des monuments, les descriptions merveilleuses où Adam de Brême et les Sagas scandinaves parlent du luxe prodigué par les Goths sur leurs autels, dans leurs armes et dans leurs festins.

On ne peut cependant pas admettre que l'emploi fréquent d'un attirail aussi complet, aussi riche, aussi original n'ait pas fait naître, au sein même de la nation qui s'en servait, une industrie artistique *sui generis*. Ce fait semble se

confirmer davantage lorsque, en dépassant les limites de la vallée du bas Danube, l'on constate que la pratique d'un genre d'orfèvrerie toute pareille a été transportée en tous lieux par les Goths, lors de leurs pérégrinations ultérieures. D'ailleurs, le long séjour que ce peuple a fait dans la Dacie, tant au delà qu'en deçà des Carpathes, explique parfaitement le grand nombre de trésors d'orfèvrerie barbare que l'on a successivement découverts en Roumanie, en Transylvanie, en Bucovine, dans le Banat de Temesvar, ainsi que dans la basse Hongrie, partout enfin où les Goths ont étendu leur domination pendant le II^e et le III^e siècles de notre ère.

En effet, le riche dépôt de bijoux et de vases religieux, conservé jusqu'en 1837 par les rochers de l'Istritza, n'est pas sans avoir, dans ces mêmes régions orientales de l'Europe, maints autres dignes compagnons. L'on n'a qu'à se souvenir des deux magnifiques trouvailles faites, l'une en 1797, et l'autre en 1889, à Simlău, en Transylvanie, la première, composée principalement de grands médaillons impériaux en or, offerts sans doute par les successeurs de Valens à leurs redoutables voisins d'outre-Danube; la seconde, consistant en d'énormes fibules et de curieuses coupes en or, tout émaillées de grenats sertis et cloisonnés. N'a-t-on pas à citer encore la tombe tout dernièrement ouverte à Apahida, en 1889, tombe où le chrétien *Omharius*, dont le nom n'est certainement pas romain, et peut-être son épouse, également chrétienne, ont été enterrés avec une couple d'étranges aiguïères en argent et des bijoux pareils à ceux des sépultures visigothe et franque de Pouan et de Tournay? N'est-ce pas aussi toute une somptueuse vaisselle d'or, de style parfaitement étranger aux arts de l'antiquité classique, qu'a fournie la découverte faite, en 1799, au Grand-Saint-Miclos? Enfin, ne sont-ce pas les bijoux de quelques riches guerriers barbares et de leurs épouses que l'on a retirés des cachettes souterraines d'Osztropataka, à deux fois explorées, en 1790 et en 1865, et de celle de Kolocza, révélée en 1839 par le hasard?

En retraçant cette rapide nomenclature, l'on n'a mentionné ici que les plus remarquables parmi les très nombreux débris de la bijouterie et de l'orfèvrerie des Barbares, trouvés depuis un siècle sur la rive gauche de l'Ister.

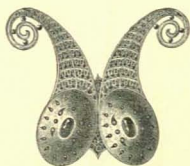
Sans nul doute, ce sont là les épaves d'une industrie artistique toute spéciale qui, après avoir fleuri, il y a dix-sept ou quinze cents ans, dans ces régions occupées alors par des populations gothiques, a laissé, comme intentionnellement, les traces indéniables de son existence, plusieurs fois séculaire, dans tous les recoins du sol de l'antique Dacie.



Fig. 1. — Carte de la Région orientale de la Roumanie depuis les Berges du Pruth « a supracilla Gerasi fluminis », jusqu'aux Montagnes bolides de l'Ieriza et du Ciolanu, « ad Cascaadenorem locum altitudinis silvarum inaccessarum et Montium ».

II

HYPOTHÈSES HISTORIQUES SUR LA PROVENANCE DU TRÉSOR DE PÉTROSSA



AINEMENT l'on chercherait à ne voir dans le curieux assemblage de bijoux et de vases aux formes étranges, qui caractérise le trésor de Pétroussa, que des objets de luxe appartenant à l'industrie byzantine ou orientale. Les indices de leur origine gothique apparaissent fortement marqués dans la plupart des pièces qui composent ce trésor; aussi tâcherons-nous, avant de

quitter ce sujet, de rappeler quelques faits historiques qui pourront jeter une certaine lumière sur la provenance des antiquités de Pétroussa et sur les motifs de leur abandon dans les rochers qui les gardèrent intacts pendant de longs siècles. C'est à M. R. Neumeister que reviendrait, en grande partie, l'honneur des rapprochements d'auteurs que nous allons exposer succinctement, si toutefois son hypothèse avait le bonheur de paraître suffisamment fondée.

Ammien Marcellin¹ nous dit que lors de l'invasion des Huns en Europe, les Goths, qui habitaient déjà depuis plus de deux siècles les provinces du bas Danube, se partagèrent en deux camps ; les uns, ayant embrassé la religion chrétienne, d'après les conseils d'Ulphilas, traversèrent le Danube et cherchèrent un refuge dans l'Empire byzantin ; d'autres, restés fidèles au culte des dieux germaniques, tâchèrent, sous le commandement d'Athanaric, chef des Thervinges, de résister à l'irruption des Huns. Surpris une première fois et repoussés par l'ennemi en deçà du Danastre ou Dniester, ils élevèrent en toute hâte un retranchement de défense, à partir des rives escarpées du Gerasus ou Pruth, — *a superciliis Gerasi fluminis*² — le long du territoire des Taïfales, et crurent ainsi se mettre à l'abri, dans ce coin de terre compris entre les bords du Thiaranthus ou Seret, ceux du Danube et les marécages des bouches du Pruth.

Ce retranchement ou vallum, qui existe encore sous le nom de *Vallul lui*

¹ Ammiani Marcellini, *Rerum gestarum*, lib. XXXI, 3 : « Igitur Hunni pervasis Alanorum regionibus, quos Greuthungia confines Tanaitas consuetudo nominavit, interfectisque multis et spoliatis, relique sibi concordandi fide pacta junxerunt : eisque adjunctis, confidentius Ermanrichi late patentis et uberes pagos repentino impetu perurperunt, bellicosissimi regis, et per multa variaque fortiter facta vicinis nationibus formidati. Qui vi subitæ procellæ percussus, quamvis manere fundatus et stabilis diu conatus est, impendentium tamen diritatem augente vulgatiæ fama, magnorum discriminum metum voluntaria morte sedavit. Cujus post obitum rex Vithimiris creatus restitit aliquantisper Alanis, Hunnis alius fretus, quos mercede sociaverat paribus suis. Verum post multas, quas pertulit clades, animam effudit in proelio, vi superatus armorum. Cujus parvi filii Viderichi nomine curam susceptam Alatheus tuebatur et Saphrax, duces exerciti et firmitate pectorum noti : qui cum tempore arcto preventi adijcescent fiduciam repugnandi, cautos discedentes ad amnem Danastum pervenerunt, inter Histrum et Borysthenem per camporum ample spatia diffusentem. Hac ita præpter spem accidisse doctus Athanaricus Thervingorum iudex (in quem, ut ante relatum est, ob auxilia missa Procopio dudum Valens commoverat signa) stare gradu fixo tentabat, surrecturus in vires, si ipse quoque lacesseretur, ut ceteri. Castris denique prope Danasti margines ac Greuthungorum vallem longius opportune metatis, Munderichum duces postea limitis per Arabiam (ne serait-ce pas plutôt l'Arrubium des bouches du Danube qui figure dans la Table de Peutinger, dans *l'itinéraire d'Antonin* et dans la *Notitia Dignitatum* : Oriens, dux Scythiæ ?), cum Lagarimano et optimatibus aliis adusque vicesimum lapidem misit, hostium speculatorum adventum, ipse aciem nullo turbante iterum struens. Verum longe aliter, quam rebarat, evenit. Hunni enim, ut sunt in conjectura sagaces, multitudinem esse longius aliquam suspicati, prætermisissis quos viderant, in quietem tanquam nullo obstante compositis, rumpante noctis tenebras luna vado fluminis penetrato, id quot erat potissimum elegerunt : et verid, ne præcursoris index procul agentes absterreat, Athanaricum ipsum ictu petivere veloci. Eumque stupentem ad impetum primum, amissis quibusdam suorum, coegerunt ad effugia preparare montium præruptorum. Qua rei novitate majoreque venturi pavore constrietas, a superciliis Gerasi fluminis adusque Danubium Taifalorum terras præstringens, muros altius erigebat : hac lorica diligentia celeris consummata, in tuto locandam securitatem suam existimans et salutem. Dumque efficax opera suscitatur, Hunni passibus cum citis urgebant ; et jam oppresserant adventantes, nisi graviter prædarum onere destitissent. Fama tamen late serpente per Gothorum reliquias gentes, quod-inusitatum antehac hominum genus modo ruens ut turbo montibus celsis, ex abdito sinu cootum adposita quoque convellit, et corrumpit ; populi pars major, quæ Athanaricum attenuata necessariorum penuria deseruerat, quæritabat domicilium remotum ab omni notitia barbarorum, deinque deliberans, quas eligeret sedes, cogitavit Thraciæ receptaculum gemina ratione sibi convenientius, quod et conspita est ferocissimi, et amplitudine fluentorum Histri distinguitur a barbaris, patentibus jam peregrini fulminibus Martis : hoc quoque idem residui velut mente cogitare communi »

² On a voulu traduire le mot *superciliis* par *courbures*, et placer la localité dont il est ici question au nord de la Moldavie, là où le Pruth forme en effet un coude ; il semble cependant tout naturel que ce mot indiquât les collines qui bordent la rive droite du Pruth et vont s'aplanir devant le lac Bratiche. La langue roumaine emploie également le mot *sprijincana*, surscil, pour désigner une chaîne de collines. C'est de l'extrémité de ces collines que part le *vallum* dont nous parlons.

Trajan, donné par le peuple roumain à toute grande construction antique, se développe sur une étendue d'environ 30,000 mètres; il part de l'extrémité supérieure du lac Bratêche, s'avancant vers le sud-ouest; puis il forme un coude vers le midi pour rejoindre les rives du Seret, non loin du village de Sêrbesti. Dans le carré de terres qu'il enferme, se trouve la ville de Galatzi, non loin de laquelle est une localité placée presque à l'embouchure du Seret; riche en ruines antiques, on la nomme aujourd'hui Gherghina et Tziglina, c'est-à-dire la *Tuilerie*, et elle fait partie de la commune de Barbochi. En 1710, on y avait découvert une inscription latine, qui portait le nom de l'empereur Trajan, et dont parla le prince Démètre Cantémir, dans sa *Description de la Moldavie*¹.

Une trouvaille, non sans quelque intérêt pour notre sujet, fut faite en 1837, précisément à l'époque où les antiquités d'or qui nous occupent, furent découvertes à Pétrossa; de nouvelles fouilles exécutées à Tziglina procurèrent une seconde inscription latine et quelques autres précieux débris des temps romains, qui ont été décrits dans la revue française et roumaine de Jassy, intitulée le *Gleaneur* de l'année 1841. Il restait à retrouver le nom asiatique de cet établissement, qui semblait dater au moins depuis l'occupation de la Dacie par les Romains. Fallait-il y voir la *Διωγέτιον* de Ptolémée, que l'on retrouve sous le nom de *Diniguttia* dans l'*Itinéraire d'Antonin*, et sous celui de *Dinigothia* dans la *Notice de l'Empire*? ou bien fallait-il s'aventurer à y placer la forteresse de *Καποβόσιον*, située quelque part sur les bords du Danube et que l'empereur Justinien fit réparer, d'après ce que dit Procope de Césarée, dans son livre sur les *Édifices*?².

Sans chercher à résoudre cette question controversée, nous constaterons l'existence d'une ville ancienne aux bouches du Sêret, sur la rive gauche, et si cette ville, sous le nom de *Dinigothia* ou toute autre appellation, a appartenu aux Goths, maîtres de la Dacie, c'est probablement dans ses murs et dans les

¹ « Haud procul inde (Galatz), in orientali Sireti ostia, conspiciuntur ruinae vetustissimae urbis quae hodie ab incolis *Giurgina* vocatur. Haec Trajani temporibus fuisse conditam, argumento fuerunt eruta ex ipsius ruinis basitis temporibus numismata, nec non haec inscriptione: IMP. CAESARIS DIVI FILIO SERVIO TRAIANO AUGUSTO. GERM. DACICO. PONT. MAX. FEL. B. DICT. XVI. IMP. VI. CONS. VII. P. P. CALPURNIO. PVBLIO. MARCO. C. AVRELIO. PVBIO. — Demetrii Cantemiri, *prince. Moldav. Descriptio antiqui et hodierni Status Moldaviae*. Bucuresci, 1873, p. 13.

² « Διωγέτιον » dans Ptolemaei *Geograph.* III, 8, 10; « Diniguttia (al. Diniguttia, Diminguttia, Diminguthia, Danguitia) » dans *Itinerarii Antonini*, not. 2; « Dinigothia (al. Divigothia) » dans la *Notitia Dignitatum et administrationum omnium tam civium quam militarium in partibus Orientis*: (cap. XXXVI): « Sub dispositione viri spectabilis ducis Scythiae: Auxiliares milites Dinigothia » — « Καποβόσιον » dans Procopii Caesar: *de Edificiis*, lib. IV, 6: « πύρις ἢ Κετιβόσιον (Caput bovis) ἀνορθωτὴν τῆς Ποταμοῦ σιτακατάρας ἐπὶ Τριανόν, καὶ παλιχρὸν ἐπιπέρι πάλαιον ἔχει ὄνομα ». Mais cette dernière localité étant désignée dans la *Notitia Dignitatum*, comme dépendante du duc de la *Dacia ripensis*, sous le nom de *Burgum Zonum*, il n'y a pas de doute que Caput bovis était situé à l'extrémité opposée de la Roumanie, entre Drobeta et Transilvanis. Voy. dans le *Gleaneur moldo-valaque* de Jassy, 1841, janvier et février, p. 46 à 52, l'article *Archéologie*, par G. Assaky.

plaines qui l'avoisinaient qu'Athararik établit son camp, après qu'il se fut retiré derrière le vallum qu'il avait construit.

Dans cette position, le chef des Thervinges se faisait illusion sur l'efficacité de ses moyens de défense. Les Huns qui avaient déjà trouvé un passage à travers le Pruth, vinrent le relancer derrière son retranchement. L'armée d'Athararik était déjà fort dispersée; la plus grande partie de ses soldats avaient passé le Danube pour rejoindre leurs compatriotes dans la Thrace. Athararik, réduit à un petit nombre de fidèles et s'obstinant néanmoins, par orgueil, à ne pas toucher du pied le territoire impérial, se vit obligé de gagner au plus vite et avant que l'ennemi n'ait pu passer la rivière du Séret, une localité montagneuse et boisée, qu'Ammien Marcellin appelle *Caucaland*, et dont la troupe des Goths eut à expulser les Sarmates (an 376 ap. J. C.), «*ad Caucalandensem locum altitudine silvarum inaccessum et montium, cum suis omnibus declinavit, Sarmatis inde extrusis*»¹.

Küküllæ, dans les montagnes de la Transylvanie, pays situé aux sources de la rivière dite *Kohel*, est la localité que plusieurs géographes de la Dacie ancienne — et parmi eux Schaffarik, dans ses *Slavische Alterthümer*², — ont proposé, en se guidant surtout par l'analogie un peu lointaine des noms modernes, pour être identifiée à la haute région boisée et montagneuse de *Caucaland*. Mais il faut convenir que la route d'Athararik eût été bien longue pour arriver des bouches du Séret aux montagnes du Kohel; et, du reste, il n'aurait eu; dans ce cas, que la ressource peu pratique de traverser les hordes des Huns, répandues entre le Pruth et le Séret, pour arriver à ces montagnes lointaines, situées vers le nord-ouest, sur le versant opposé des Carpathes, tout au centre de la Transylvanie.

En examinant la configuration géographique du pays qui avoisine les embouchures des deux derniers affluents du Danube, le Séret et le Pruth, on verra qu'à dix ou douze lieues de distance des ruines de Tziglina, vers le S. O., les monts Carpathes forment un coude avancé, à partir duquel une chaîne de montagnes

¹ Ammiani Marcellini, *Rerum gestarum*, lib. XXXI, 4: «*Per hos dies interea etiam Vithericus Greuthungorum rex cum Alatheo et Saphrace, quorum arbitrio regebatur, itemque Farnobio, propinquans Histri marginibus, ut similis susceperetur humanitate obsecravit Imperatorem legatis propere missis. Quibus, ut communi rei conducere videbatur, repudiatis, et quid capesserent anxius: Athanaricus paria perulescens abcessit, memor, Valentem dudum cum fœderaretur concordia despexisse, adfirmantem se religione devinctum, ne calceret solum aliquando Romanum, hooque causatione Principem firmare pacem in medio flamine coegisse: quam simultatem veritus ut adhuc durantem, ad caucalandensem locum altitudine silvarum inaccessum et montium, cum suis omnibus declinavit, Sarmatis inde extrusis*»

² I. Band, S. 395. — Cf. pour tous les détails de ces guerres entre les Goths et les Huns, Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*, édit. de S-Martin, t. IV; D. Reinhold Pfaffmann, *Geschichte der Völkerwanderung*, t. Buch, 4. Abach.; Anédée Thierry, *Histoire d'Attila*, chap. I; E. von Wietersheim, *Geschichte der Völkerwanderung*, bearbeitet von F. Dahn, t. Band, etc.

remonte au Nord vers la Gallicie, tandis que l'autre avance vers l'Ouest, en une ligne parallèle au Danube.

Dans ce promontoire même, formé par la chaîne des Carpathes, se trouve la montagne d'Istritza; à ses pieds s'étend une plaine immense qui va, sans grandes variations de terrains, jusqu'au Danube. De l'endroit où la découverte du trésor a été faite, on voit serpenter sur cette vaste plaine les rivières du Buzéo et de la Sarata; on a là, devant soi, l'aspect d'un immense champ de bataille, où ont dû se rencontrer bien souvent de nombreuses hordes de Barbares, débouchant des steppes de la Scythie.

Grâce à la grande quantité de pierres que l'on en extrait depuis des siècles, et qui la dénude chaque jour de ses bois séculaires, la montagne d'Istritza a, sans nul doute, perdu l'aspect sauvage et ardu qu'elle devait présenter autrefois. Cependant, elle est encore la localité montueuse et boisée la plus rapprochée du vallum construit par Athanarik.

Pour se rendre de l'un à l'autre, après qu'on a traversé le Sêret, on n'a qu'à remonter le cours de cette rivière et celui du Buzéo, qui est son premier affluent sur la rive droite. En faisant cette marche, facile dans un pays de plaines, la troupe d'Athanarik évitait nécessairement toute rencontre avec les Huns, qui, au dire d'Ammien, avançaient lentement, à cause de leur butin, et qui, par conséquent, occupaient encore la rive gauche du Sêret, lorsque le chef des Goths parvint à faire sa retraite dans le Caucaland. Il est de plus à noter qu'en maint endroit, et plus particulièrement à Soutzesti, cette vallée du Buzéo présente les restes d'antiques retranchements militaires.

La montagne d'Istritza elle-même, disposée en amphithéâtre tout en face de la plaine, s'élève, avec ses rochers brisés et ses arbres centenaires, au-dessus d'une petite plate-forme, qui est maintenant occupée par plusieurs villages, parmi lesquels nous ne citerons que ceux de *Pétrossa* et de *Coca* ou de *Dara*, contigus l'un à l'autre. Dans le premier on retrouve, parmi les habitations des paysans les traces d'une construction ancienne. C'est un carré ayant à peu près 180 mètres de façade, sur 250 mètres de côté (fig. 2)¹; on ne le distingue plus que par un

¹ Étendue de la muraille du N. O. au N. E. 124 mètres.
 » » » S. O. au S. E. 154 »
 Épaisseur des murs 2 »
 N° 1 à 11. Maisons et enclos de paysans.
 » 12. Magnains à maïs.
 » 13. Entrée principale, dite *Grande Porte*.
 » 14. Entrées secondaires.
 » 15. a, b, c, d. Fouilles exécutées en 1866.

talus en terre qui recouvre les fondements, construits en blocs de pierre plus ou moins régulièrement taillés et rattachés par du ciment. Les murs ont 60 centimètres d'épaisseur, et aux quatre coins de la construction on remarque des tertres assez élevés, formés probablement par la destruction de quatre tours qui occupaient les angles. Du reste, les murailles anciennes sont entièrement remblayées

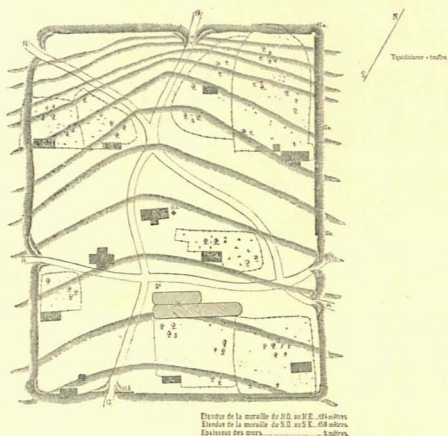


Fig. 1. — Plan des Fondations d'un Castellum antique retrouvé dans le village de Pétroussa.

avec des pierres, des cendres et de la terre d'alluvion apportée par les eaux de la montagne. C'est à 1^m,50 sous la surface actuelle que l'on retrouve le sol de l'antique castellum qu'entouraient ces murailles. Quelques fouilles entreprises en 1866, sur plusieurs points de l'enceinte, ont fourni, mêlés à beaucoup de cendres, des pierres de construction, des briques, des vases en poterie grossière, des fragments de fioles en verre, de vases, d'armes et de mors en métal, deux petits peignes et un poinçon en os, plusieurs meules en pierre, beaucoup d'ossements d'animaux domestiques, quelques débris de bois pourri et même enfin une toute

petite monnaie en bronze à l'effigie impériale; mais celle-ci était tellement altérée qu'il a été jusqu'à présent impossible d'en déterminer le type et d'en déchiffrer la légende, bien qu'elle présente indubitablement l'aspect des monnaies romaines de l'époque post-Constantinienne. Nul doute que ce fût là une petite forteresse, un poste avancé, un *castellum*, d'où l'on pouvait surveiller les mouvements de l'ennemi dans la plaine.

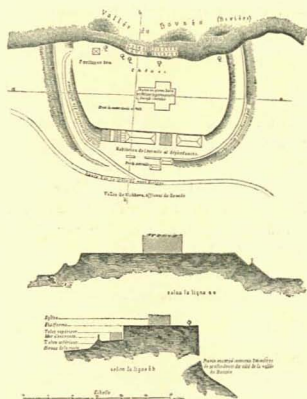


Fig. 3. — Plan et Coupes de la Terrasse ou Plateforme, dite *Citadelle des Géants*, située au sommet du Mont Ciocanu en Roumanie (district de Buzău).

Y a-t-il rien de surprenant à ce que ce château, dont les débris attestent une destruction violente, ait passé successivement des Romains aux Goths, et qu'il ait appartenu, dans ces moments d'agitation, à une bande aventureuse de Sarmates, qu'Athararik aura dû chasser pour pouvoir s'établir dans cette retraite, adossée aux montagnes ?

Nous ne devons pas plus négliger de dire que la localité environnante, c'est-à-dire les cours d'eau du Niscover et du Buzéou, qui sont séparés de Pétrossa par deux séries parallèles de montagnes, ainsi que les sommets de ces mêmes

montagnes, offrent encore plusieurs points fortifiés qui semblent constituer tout un système de défense; le centre culminant de cet ensemble stratégique est la petite terrasse, élevée sur double talus, qui se dresse au sommet du mont Ciolanu (prononcez *Teholanou*) et qui domine les trois vallées environnantes. On y trouve encore de grossiers débris de l'antiquité et les gens du pays l'appellent la *Citadelle des Géants* (*Cetatea Uriasilor*) (fig. 3)¹.

Nous avons essayé jusqu'ici de démontrer, par des preuves prises dans la configuration topographique des lieux, que le Caucaland d'Ammien Marcellin ne pouvait pas être aussi loin du Danube que l'ont cru certains géographes, et nous avons laissé entrevoir qu'il était bien plus naturel de chercher ce pays inconnu, là où Athanarik aurait pu trouver un refuge plus ou moins sûr et d'un accès facile. Nous avons enfin signalé la montagne d'Istritza, près de laquelle on retrouve encore les noms de Coca et de Pétroussa, comme étant le point qui, mieux que tout autre, répond à cette condition.

Si cependant il nous fallait combattre les arguments étymologiques qu'on invoque pour placer le Caucaland bien loin du Pruth et du Danube, et fournir à cet effet d'autres arguments du même genre, c'est-à-dire des analogies de noms géographiques et ethnographiques, nous citerions tout d'abord la tribu des *Καυκλήνιοι* que Ptolémée (*lib. VIII, XII, 4*) compte parmi les peuples de la Dacie, et que les géographes modernes placent à peu près sur la frontière des deux anciennes principautés roumaines, entre le Buzéou et le Sêret; nous nommerions aussi la montagne *Κωκλιώνων* qui, d'après Strabon, était révéree comme un lieu sacré par les Gètes, habitant le versant méridional des Carpathes².

Joseph Grimm, dans sa *Geschichte der deutschen Sprache*³, fait des rapprochements ingénieux entre ces noms, mentionnés par les géographes grecs et celui de la montagne citée par Ammien Marcellin. Il ne voit dans celle-ci qu'une des anciennes localités de la Dacie, dont le nom aurait été germanisé par la termi-

¹ Cette localité porte, en langue roumaine, le nom de *Cetatea Uriasilor* (prononcez *Tehătatea Ouriasilor*); on l'appelle également *Cetatea Judoilor* (terme qui indique aux yeux du peuple roumain une haute antiquité). — Dans les deux coupes, les lettres indiquent: a, l'église; b, la plate-forme; c, le talus supérieur; d, le mur d'enceinte; e, le fossé; f, le talus inférieur; g, le niveau de la route.

² Strabonis *Geogr. lib. VII, III, 5*: « Αἰγυπία γὰρ τῶν τῶν Ἐπίου ὄρους Τάρβησιν ὀνομασθέντων Ἠβελάρων καὶ τῶν τῶν ὀρέων τῶν Ἰάστου καλεῖται... καὶ καταβήσονται ἀναρτῆσαι καὶ ἀρτῶν τῶν ἑλῶν ἐνθάδε διακίβηται, ἐπὶ αὐτῶν ἐπιτοκῶνται τῶν ἱερῶν πύθων ἱερῶν καὶ τῶν ὀρέων... καὶ τὰ ἱερὰ ἐπιτοκῶντα ἱερῶν, καὶ προσκαρτεροῦσιν αὐτῶν ὄρους Ἰάστου Κωκλήων ἰσχυροῦσιν τῶν παραρτήσων πεταρῶν. »

³ 1. Band, S. 200. Voyez au sujet des *Cauci*, l'ouvrage de C. Zeuss, *Die Deutschen und ihre Nachbarstämme*. — En fait d'étymologies, il n'est cependant pas possible de négliger ici le rapport frappant qui existe entre le nom de la localité montagneuse du *Caucaland* et celui du mont Caucase (ὁ Κωκασός, ἢ Κωκκῶνα ἱερ., *Caucasus*, *Caucasii Montis*) qui date de bien loin dans la géographie des Anciens, puisque Hérodote (I, 104; III, 97) et Eschyle (*Prometheus Vincens*, 719) le citent, et qui semble s'y appliquer à plus d'une montagne des régions orientales de l'Europe.

naison *land* (pays), *Cauca-land* pays de Cauca, et l'on sait d'après les historiens latins, que les Cauçi ou Chauçi étaient une des tribus germanes les plus renommées. Habitant à un moment entre l'Ems et l'Elbe, cette même tribu n'a-t-elle pas pu, dans ses migrations, occuper aussi, ainsi que ses anciens voisins immédiats les Longobardi, ce point des Carpathes, où elle aurait laissé son nom à plusieurs villages et cours d'eaux ? Ils le portent actuellement encore, et la dénomination de *Coca*, se retrouve aussi bien sur le versant de l'Istritza que sur les bords assez voisins du Slanik : *Coca-plina*, *Coca-séca*.

On pourrait étendre ces rapports entre les dénominations géographiques encore plus loin, et reconnaître que les noms de villes *Patridava* et *Pétrođava*, que leur terminaison dacique *dava* désigne pour de fort anciens établissements, ainsi que celui de *Patruissa*, toutes trois placées par Ptolémée dans la Dacie, offrent un rapport frappant avec le nom de *Pétrossa*. Il ne serait donc pas impossible que l'une de ces dénominations s'appliquât au château fortifié qui défendait la montagne du Cauca-land, où Athanarik alla se réfugier.

Mais quel qu'ait été le nom de sa retraite, le chef ostrogoth ne réussit pas à s'y maintenir longtemps. Soit qu'il y fut incessamment inquiété par les envahisseurs, soit, qu'isolé en ce lieu, il y manquât de toutes les ressources et finit par indisposer ses plus proches; soit qu'enfin il en ait été expulsé par d'autres chefs goths, dont il s'était fait des ennemis, il parvint à s'échapper de l'asile peu sûr où il s'était réfugié avec tant d'empressement après son désastre, et son orgueil étant enfin dompté par l'adversité, il céda aux incitations de l'empereur Théodose, dont il était devenu l'allié, et gagna, en 381, Constantinople; peu de temps après, il y mourut, regretté et pompeusement inhumé par ordre de l'empereur.

N'est-il pas probable que, dans sa fuite précipitée, il craignit pour divers motifs, de s'embarasser de ses trésors et qu'il les enfouit sous terre, dans un endroit isolé et agreste, où personne ne pouvait soupçonner leur existence ? Peut-être se proposait-il de les envoyer chercher ou de les exhumer lui-même dans des temps meilleurs; mais la mort le surprit avant de réaliser ce dessein, et du reste, les richesses qu'il vit à Byzance et les faveurs dont Théodose le combla lui firent peut-être oublier ce qui dans sa rude patrie était regardé comme les marques de la plus grande splendeur.

L'absence totale d'indices chrétiens et les traces évidentes de culte germanique et de déférence accordée aux anciennes traditions nationales des Goths, sont des faits qui caractérisent puissamment les objets découverts à Pétrossa. De plus, ils concordent d'une façon remarquable avec les dispositions d'esprit attribuées par

les historiens au roi Athanarik, que l'on nous dépeint comme animé, avant ses derniers désastres, d'une haute fierté nationale et d'une haine implacable contre le christianisme¹.

Bien que le nom de ce chef ostrogoth ne nous soit révélé par aucune donnée positive, recueillie sur les pièces mêmes du trésor de Pétroussa, il paraît toutefois assez naturel, en l'absence d'autre indication contradictoire, d'attribuer à ce prince, obstiné et resté seul fidèle à la religion de ses ancêtres, une collection de bijoux et de vases barbares qui semblent tous se rattacher à un culte payen.

Sozomène nous parle des idoles qu'Athanarik faisait promener en grande pompe dans des chars à voiles, à travers les villes et les villages de la Dacie².

¹ Jordanis, de *Gothorum origine et rebus gestis*, XXVIII: « Ubi vero post haec Theodosius convolutus Imperator, reperitque Gratianum cum Gothis et Romanis pepigisse foedus, quod ipse optaverat; admodum grato animo ferius, et ipse in hac pace concessit, Athanaricumque regem, qui tunc Frigigerno successerat, datis sibi muneribus sociavit moribusque suis benignissimis ad se eum in Constantinopolim accedere invitavit. Qui omnino libenter acquiescens, regibus urbem ingressus est, miransque: — « En, inquit, cerno quod saepe incredulis audiebam, famam viderelicet tante urbis! — et huc illic oculos volvens, nunc altum urbis comestatumque novium, nunc moenia clara prospectans miratur, populosque diversarum gentium quasi fonte in se et diversis partibus scaturiente unda, sic quoque militem ordinatum aspiciens: — « Deus, inquit, alius dubio terrenus est Imperator, et quisquis adversus eum manum moverit, ipse sui sanguinis reus existit. » In tali ergo admiratione majore a principe honore suffultus, paucis mensibus interfectis ab hac luce migravit. Quem princeps affectionis gratia poene plus mortuum quam vivum honorans, dignae tradidit sepulchrum, ipse quoque in exsequiis feretro ejus praesens. »

² Herm. Sozomeni, *Historie Ecclesiast.*, lib. VI, 37: « Αίχματα γάρ ώς το βίβαν έφ' άρχαρχάδες έστράς εί γε τούτοις πούλι έδω 'Μεσαρίθου προσαρτήσας, και' έκείθεν εισάγει παραθύρου τής αρχιεπισκόπου καταπόλλουσαν, έκείθεν τούτοι προσαρτάς και βίβαν. Τό έθι παραπολιών, είν εισίτι έκείθεν τής εισαγής έκείθεν παραπολιών έκ τής και έτρος εισήγας πούλι έκείθεν άποπεύσιν γάρ πούλι είν βίβαν τής άποκατάστασης, έκείθεν είν και γουάσι, τή είν πούλι εισήγας είν τή άποκατάστασης έκείθεν. » Cf. Socratis Scholastici *Ecclesiast. histor.*, lib. IV, 33.

L'usage des Sutes de promener les images des dieux dans des chars couverts est confirmé par le passage où Tacite, dans sa *Germania*, XL, dit: « Reudigni deinde, et Aviones, et Angli, et Varini, et Eudoses, et Suardones, et Nuthones, fluminibus aut silvis muniuntur, nec quidquam notabile in singulis, nisi quod in commune Hertham, id est Terram Matrem, colunt eamque intervenire rebus hominum, inveli populis arbitrantur. Est in insula Oceani castrum nemus, dedicatumque in eo vehiculum, veste contextum: attingere uni sacerdoti concessum. Is adese penetrati deam intelligit, vectumque bobus feminis multa cum veneratione prosequitur. Laeti tunc dies, festa loca, quaecumque adventu hospitibus dignatur. Non bella ineunt, non arma sumunt, clausum omne ferrum; pax et quies tunc tantum nota, tunc tantum amata, donec idem sacerdos satiatam conversatione mortalium deam templo reddat: mox vehiculum et vestes, et, si credere velis, numen ipsum secreto lacu absultat. Servi ministrant, quod statim idem lacus haurit. Arcanus hinc terror, sanctaeta ignorantia, quid sid illud quod tantum periri vident. Et haec quidem pars Suevorum in secretoria Germanie porrigitur. » — Pour rentrer dans le récit des persécutions religieuses exercées par Athanarik, contre les chrétiens de la Dacie, nous citerons encore: S. Isidori Hispal. Episcop. *Histor. de regib. Gothorum*: « Aera cxxvi, anno v imperii Valentis, primus Gothorum gentis administrationem suscepit Athanaricus, regnans annos xiii, qui persecutione crudelissima adversus fidem commota, voluit se exercere contra Gothos, qui in gente sua Christianam habebantur, ex quibus plurimos qui idolis immolare non acceperunt, ut martyres fecit. » — Les *Acta Sanctorum* citent plusieurs des martyrs chrétiens, victimes des persécutions d'Athanarik; les plus connus sont saint Nicéas, saint Samsala et saint Sabbas, lequel a été noyé dans les eaux du Muzéou ou plutôt du Bazéou (909. plus haut p. 430, note).

Il est curieux de voir figurer les βίβαν ou *images* des dieux adorés par les Goths du Danube, parmi les bas-reliefs qui ornent la colonne érigée à Constantinople, en l'année 404, par Arcadius, pour honorer les victoires et les triomphes remportés par Théodose, son père, sur les Barbares du Nord. Ce monument, qui avait 140 pieds de haut et imitait dans ses sculptures la disposition en spirale des colonnes de Trajan et de Marc-Aurèle à Rome, a été si fortement endommagé par les tremblements de terre et les incendies, que le gouvernement turc l'a fait démolir en

Sous peine de mort, il obligeait les chrétiens de les adorer. Il est probable que, pour célébrer ces mêmes idoles, le fanatique *judex* s'entourait de toutes les

1695 et n'en a laissé subsister que le piédestal sur la place dite *Asret-Basar* (marché aux femmes). L'aspect des bas-reliefs nous a été cependant conservé dans des dessins, malheureusement plus élégants que fidèles, exécutés au XV^e siècle par le peintre vénitien Gentile Bellini, avec l'autorisation du sultan Mahomet II. Ces dessins ont été publiés, sur dix-huit planches, par Anselme Bandieri dans les différentes éditions des commentaires à son *Imperium orientale sive Antiquitates Constantinopolitanae*, Paris, 1711 et Venise, 1729. Parmi les riches dépouilles et les nombreux prisonniers de tout rang qui accompagnent les empereurs Gratien et Théodose dans leur rentrée triomphale à Constantinople, on voit figurer (tabl. X) hissés sur trois chameaux richement caparaçonnés, trois images des dieux barbares, sous la forme de troncs emmaillottés et drapés, sans jambes ni bras, mais surmontés chacun d'une tête barbue et nue (fig. 137); c'est probablement la triade teutonico ou scandinave, citée par les écrivains latins: Mercure, c'est-à-dire *Odin, Wodan ou Götan*, Hercule, c'est-à-dire *Donar ou Thor*, et Mars, c'est-à-dire *Zio, Tyr ou Saxnot*. Da



Fig. 137. — Divinités des Barbares, transportées à dos de Chameaux, dans le Triomphe de Gratien et de Théodose; Fragments de Dessins de Gentile Bellini, d'après les Sculptures de la Colonne Théodosienne, érigée à Constantinople, en 403, et détruite en 1695.

reste, les documents ne manquent pas, dans les premiers siècles du moyen âge, qui prouvent que les payens de la Germanie ont adoré dans leurs temples une association de trois divinités figurées par des statues métalliques: nous ne citerons pour exemple qu'un seul passage pris dans la *Vita Sancti Galli* de Walafrid, où l'on parle des idoles que saint Colomban trouva, en 612, à Bruggen sur le lac de Constance: « Tres imagines aereas et dauratas superstitiosa gentilitas ibi colebat, quibus magis quam creatori mundi vota reddenda credebat. » (Voy. Jac. Grimm, *Deutsche Mythologie*, p. 73 à 81; ainsi que les pages 451 et 452, avec leurs notes dans le présent volume.)

L'étude des bas-reliefs de la colonne Théodosienne présente sous différents rapports un intérêt tout particulier pour les antiquités des pays roumains. Ces scènes nous offrent, dans l'existence des populations danubiennes, un échelon plus rapproché de nous, que les représentations de la colonne Trajane. S'il s'agissait, par exemple, d'établir une comparaison minutieuse, d'une part, entre les sculptures historiques qui décoraient le curieux monument circulaire déblayé pendant ces dernières années par M. Greg. Tocilescu, à Adam-Clissi dans la Dobroudja (voy. p. 258 et 259, note, et fig. 106), et d'autre part, les bas-reliefs qui enveloppent les colonnes triomphales successivement érigées dans les deux capitales de l'Empire romain en l'honneur des empereurs Trajan, Marc-Aurèle et Théodose I^{er}, c'est encore, pensons-nous, dans la dernière d'entre elles que l'on trouverait le plus grand nombre de points de contact avec les œuvres de sculpture rude et barbare, plaquées autrefois sur la rotonde funéraire ou simplement commémorative, des *castra statuas* de l'antique Tropéa. Tel est du moins le nom que l'on peut attribuer, prétend-on, à la localité où s'éleva la ruine énigmatique d'Adam-Clissi. Dans ces rapprochements il faut cependant bien tenir compte du style conventionnel et tant soit peu maniéré dans lequel le peintre italien de la Renaissance a interprété des formes qui sans doute, au V^e siècle, s'achevaient déjà vers la gracilité des sculptures byzantines.

splendeurs de son trésor, mais quand il se vit obligé de se réfugier en pays chrétien, il crut peut-être plus sûr de ne pas emporter les ornements qui décoraient les temples des faux dieux, et qui auraient réveillé contre lui l'indignation et la juste vengeance des chrétiens dont il se voyait obligé maintenant d'apaiser la colère et de flatter les caprices.

On peut aussi croire que, dans sa fuite précipitée à Constantinople, Athanarik emporta ses armes, dont il pouvait avoir besoin pour sa défense personnelle, ainsi que les plus petits de ses bijoux ; ce qui ferait comprendre l'absence d'armes et de menue bijouterie parmi les antiquités trouvées à Pétroussa.

Ainsi s'expliquerait, pensons-nous, d'une façon assez plausible le problème historique, suscité par cette merveilleuse trouvaille. Enfin, pour conclure brièvement, nous constaterons que, d'une part, la découverte d'un si riche trésor d'objets dûs aux différentes époques de l'industrie artistique des Goths et particulièrement aux temps où la religion chrétienne leur était étrangère, et d'autre part, la situation du lieu de cette découverte, par trop éloignée des ruines antiques qui sont placées au pied de la montagne boisée la plus rapprochée du dernier champ de bataille d'Athanarik, ces deux considérations réunies nous amènent assez naturellement à grouper autour du précieux trésor de Pétroussa les faits historiques rapportés plus haut, et à désigner les dernières années du quatrième siècle de notre ère, comme l'époque probable à laquelle ce trésor a été déposé dans l'agreste cachette dont il ne devait sortir que quatorze siècles plus tard.

